

Le Monde



#157 Thomas Lévy-Lasne, peintre : « S'il n'y a plus de futur, à quoi cela sert-il de peindre ? La peinture, c'est pour s'inscrire dans le temps »

Le goût de M | Le Monde



00:00



00:00



Cette semaine, « Le goût de M » raconte l'histoire d'un peintre qui représente sur toile ce qui l'entoure : les fêtes, les corps qui dansent, les cendriers qui débordent... Thomas Lévy-Lasne, grand défenseur de la peinture figurative, aime « représenter ce qu'il se passe quand il ne se passe rien ». Puis il prend conscience de la « dérive climatique », que le monde autour de lui s'écroule. « Est-ce que je continue de peindre, alors qu'il n'y a plus de futur ? » Ses tentatives de réponse se trouvent dans « La Fin du banal » (éd. Beaux-Arts de Paris, 35 €), paru en avril, sa première monographie, préfacée par Justine Triet, réalisatrice et scénariste, sa grande amie. Il y compile ses œuvres réalisées depuis une vingtaine d'années.

Lui qui voulait faire des peintures « simples, très premier degré », nous reçoit chez lui, dans un immeuble ouvrier situé au cœur des puces de Saint-Ouen. Un lieu « pas très confortable, entre la bâche plastique et la lumière de parking ». Au mur de la cuisine ouverte, un grand poster d'un tableau de Titien, « Bacchus et Ariane », son œuvre préférée, où « tout a l'air harmonieux, sain » mais qui cache une certaine violence.

Dans cet épisode, Thomas Lévy-Lasne nous raconte sa conscience de la catastrophe à venir et ce que cela soulève chez lui, en tant que peintre. Il revient sur son enfance « privilégiée », son entrée aux Beaux-Arts de Paris à 17 ans, « les doigts dans le nez », évoque son insensibilité à l'art moderne. Il mêle anecdotes biographiques – lorsqu'il « baladait » Clément Rosset, philosophe du rapport au réel, dans des bars malfamés – et piques adressées au monde de l'art, qu'il décrit comme classiste, violent et sexiste.